

## ODE TROISIÈME AU VALLON DE CHERIZY

Factus sum peregrinus... et quoesivi qui simul contrista retur, et non fuit - Ps. LXVIII. Perfice gressus meos semitis tuis - Ps. XVI. J

Je suis devenu voyageur... et j'ai recherché qui s'affligerait avec moi, et nul n'est venu.

Permetts à mes pas de suivre ta trace

Le voyageur s'assied sous votre ombre immobile,  
Beau vallon; triste et seul, il contemple en rêvant  
L'oiseau qui fuit l'oiseau, l'eau que souille un reptile,  
Et le jonc qu'agite le vent !

Hélas ! L'homme fuit l'homme; et souvent avant l'âge  
Dans un cœur noble et pur se glisse le malheur;

Heureux l'humble roseau qu'alors un prompt orage  
en passant brise dans sa fleur !

Cet orage, ô vallon, le voyageur l'implore.  
Déjà las de sa course, il est bien loin encore  
Du terme où ses maux vont finir;  
Il voit devant ses pas, seul pour se soutenir,  
Aux rayons nébuleux de sa funèbre aurore,  
Le grand désert de l'avenir !

De dégoûts en dégoûts il va traîner sa vie.  
Que lui font ces faux biens qu'un faux orgueil envie ?  
Il cherche un cœur fidèle, ami de ses douleurs;  
Mais en vain; nul secours n'aplaniront sa voie,  
Nul parmi les mortels ne rira de sa joie,  
Nul ne pleurera de ses pleurs !

Son sort est l'abandon; et sa vie isolée  
ressemble au noir cyprès qui croît dans la vallée.  
Loin de lui, le lys vierge ouvre au jour son bouton;  
Et jamais, égayant son ombre malheureuse,  
une jeune vigne amoureuse  
A ses sombres rameaux n'enlace un vert feston.

Avant de gravir la montagne,  
Un moment au vallon le voyageur à fui.  
Le silence du moins répond à son ennui.  
Il est seul dans la foule; ici, douce compagne,  
la solitude est avec lui !

Isolés comme lui, mais plus que lui tranquilles,  
Arbres, gazons, riants asiles,  
Sauvez ce malheureux du regard des humains !  
Ruisseaux, livrez vos bords, ouvrez vos flots dociles

A ses pieds qu'a souillés la fange de leurs villes,  
Et la poudre de leurs chemins !

Ah ! laissez-lui chanter, consolé sous vos ombres,  
Ce long songe idéal de nos jours les plus sombres,  
La vierge au front si pur, au sourire si beau !  
Si pour l'hymen d'un jour c'est en vain qu'il l'appelle  
Laissez du moins rêver à son âme immortelle  
L'éternel hymen du tombeau !

La terre ne tient point sa pensée asservie:  
Le bel espoir l'enlève au triste souvenir;  
Deux ombres désormais dominant sur sa vie;  
L'une est dans le passé, l'autre dans l'avenir !

Oh ! dis, quand viendras-tu ? Quel Dieu va te  
conduire,  
Être charmant et doux, vers celui que tu plains ?  
Astre ami, quand viendras-tu luire ?  
Comme un soleil nouveau, sur ses jours orphelins ?

Il ne t'obtiendra point, chère et noble conquête,  
Au prix de ces vertus qu'il ne peut oublier;  
Il laisse au gré du vent le jonc courber sa tête;  
Il sera le grand chêne, et devant la tempête  
Il sera rompre et non plier.

Elle approche, il la voit; mais il la voit sans crainte  
Adieu flots purs, berceaux épais,  
Beau vallon ou l'on trouve un écho pour sa plainte,  
Bois heureux où l'on souffre en paix !

Heureux qui peut, au sein du vallon solitaire,  
Naître, vivre et mourir dans le champ paternel !  
Il ne connaît rien de la terre,  
Et ne voit jamais que le ciel !

Juillet 1821